

Black Hawk Down
La guerre individuelle
La Chute du faucon noir, États-Unis 2001, 144 minutes

Carlo Mandolini

Numéro 218, mars-avril 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59139ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mandolini, C. (2002). Compte rendu de [Black Hawk Down : la guerre individuelle / *La Chute du faucon noir*, États-Unis 2001, 144 minutes]. *Séquences*, (218), 42-42.

BLACK HAWK DOWN

La guerre individuelle

Le nouveau et tonitruant film de l'imprévisible Ridley Scott nous est arrivé précédé d'une rumeur tout aussi tapageuse. Le délire de la critique américaine et, bien sûr, les récents événements qui ont marqué la planète, auront réussi à faire de **Black Hawk Down** un incontournable de ce début 2002. Adapté d'un best-seller qui relate le tragique fiasco de l'armée américaine durant la crise d'octobre 93, en Somalie, le film illustre de façon particulièrement saisissante et spectaculaire les événements qui allaient bouleverser la vie de nombreux jeunes marines américains, pris au piège d'une guerre civile dont personne n'avait prévu l'ampleur.

En octobre 1993, l'armée américaine lance, sans prévenir ses alliés de l'ONU, une opération visant à capturer le chef de guerre Mohamed Aidid, qui sème la terreur et la désolation dans le pays.

Mais d'infortunes en bavures, l'opération, qui se voulait chirurgicale et qui ne devait durer qu'une demi-heure, tourne rapidement à la catastrophe. Durant une quinzaine d'heures, plus d'une centaine de marines américains seront pris en embuscade par des miliciens et des civils lourdement armés. Au terme des affrontements dans les rues de Mogadishu, deux hélicoptères américains seront abattus et plus de 1000 personnes seront tuées, dont 19 soldats américains.

Avec rigueur et un impressionnant souci du détail, Scott révèle les dessous d'une opération militaire, passant méthodiquement du poste de commandement à l'exécution sur le terrain. Rarement un film d'action aura-t-il opté pour une approche aussi *tactique*. Le traitement filmique, quant à lui, rappelle le reportage : caméra à l'épaule, travellings et panoramiques nerveux, éclairage parfois blafard, utilisation fréquente des zooms in/out rapides,

Un cauchemart presque surréaliste



interprétation et dialogues désinvoltes, etc. Scott veut clairement nous propulser dans le cauchemar qu'il nous prépare.

Après les premières minutes marquées par un certain *ritardando* fort à propos, le rythme s'accélère résolument et le spectateur est happé par un déchaînement de violence inouïe (on meurt ici par centaines, déchiquetés, mutilés, décapités...), ainsi que par une dimension visuelle (et audio) spectaculaire qui parvient à créer, malgré le réalisme du traitement, des moments presque surréalistes. On pense ici aux marines assiégés dans la ville ravagée, incapables de se retrancher, alors que, paradoxalement, ils étaient venus contrôler l'espace aérien et terrestre. Il y a aussi ces images particulièrement spectaculaires (et métaphoriques) de ces immenses hélicoptères américains qui s'écrasent lourdement, cibles faciles pour ces milices beaucoup plus mobiles et qui maîtrisent parfaitement le terrain.

La fronde aura suffi, Goliath est au sol.

Dès lors, de film de guerre au sens strict, **Black Hawk Down** se transforme en drame individuel (à défaut de pouvoir se prétendre vraiment psychologique) qui cherche à sonder les comportements de l'individu plongé dans des situations critiques et confronté à lui-même, à sa peur, à son devoir face aux membres de son groupe et à la notion de courage et d'héroïsme.

Aussi, avec ce film, le spectateur ne doit surtout pas s'attendre à un propos *global* sur la guerre, mais bien à un film traduisant une vision étroite, tendancieuse et forcément incomplète de la guerre. Ici, Scott ne s'intéresse à rien d'autre qu'au point de vue des marines américains, car c'est *leur* guerre que l'on suit, leurs blessures que l'on subit et leurs morts que l'on pleure. Exprimé froidement, c'est sur leur sort à eux que l'on s'apitoie, Scott ne faisant preuve d'aucune compassion pour les mille morts de l'*autre camp*, qui ne sont à peu de choses près que des cibles Nintendo qui s'éliminent l'une après l'autre.

À l'instar d'un film comme **Saving Private Ryan**, **Black Hawk Down** ne s'intéresse pas à la dimension historique, politique ou même militaire de la guerre, mais plutôt à la façon dont l'individu vit cette guerre.

Pour les observateurs, le film est sorti *au bon moment*. Or, ce contexte historique représente une arme à deux tranchants. Certes, on ne peut s'empêcher de faire des rapprochements entre Aidid et Ben Laden (« Croyez-vous qu'en éliminant Aidid vous ferez cesser la violence ? » dit un chef de guerre au commandant américain). En ce sens, le film est important. Par contre, et pour ces mêmes raisons, on acceptera de moins en moins les films qui occultent avec une telle désinvolture les *dommages collatéraux*, comme on dit dans le jargon, et surtout le point de vue de l'autre.

Carlo Mandolini

■ La Chute du faucon noir

États-Unis 2001, 144 minutes — Réal. : Ridley Scott — Scén. : Ken Nolan, Steven Zaillian, d'après le livre de Mark Bowden — Photo : Slavomir Idziak — Mont. : Pietro Scalia — Mus. : Hans Zimmer — Son : Per Hallberg, Jon Tittle — Déc. : Arthur Max, Pier Luigi Basile, Gianni Giovagnoni, Marco Trentini, Eili Griff — Cost. : Sammy Howarth-Sheldon, David Murphy — Int. : Josh Hartnett (Matt Eversman), Ewan McGregor (John Grimes), Tom Sizemore (Danny McKnight), Eric Bana (Norm "Hoot" Hooten), William Fichtner (Paul Howe), Ewen Bremner (Shawn Nelson), Sam Shepard (William Garrison) — Prod. : Jerry Bruckheimer, Ridley Scott — Dist. : Columbia Pictures.